

UNIVERSITÉ PARIS 8
CONCOURS DE NOUVELLES 2016

SUR LE THÈME

CHEMIN

LES NOUVELLES PRIMÉES

CHEMIN

Recueil des nouvelles primées

1^{er} prix

Le Point de perdition - Jean-Damien Brasdé p. 1

2^{ème} prix

Chassé-croisé - Mélanie Brothier p. 13

3^{ème} prix

Le Chemin des vivants - Ouerdia Ben Mamar p.25

4^{ème} prix

Sous le soleil - Mariam Sanon p.41

1er prix

Le Point de perdition

Jean-Damien Brasdé

Avec elle je chausse ma peur de tous les jours, ce face à pas d'face qui se noue en boule au coin de mon bide et qui remonte nauséusement jusqu'au plexus. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de ma journée ? Bien sûr je vais chercher du taf, un peu, histoire de pas totalement me mépriser, je me lasserai vite, voudrai fuir, je me réfugierai sûrement dans des films à la con, une enfilade d'images et de sons, pour pas penser, pour pas être là-ici-maintenant, dans le désert du réel. Puis y a les branlettes, les sorties éclair au Malbouffe, le supermarché de tous les chômeurs, où je pourrai me complaindre avec d'autres glandeurs comme moi. J'hésite à retourner me coucher. Surtout pas ! Saleté de petit prince. Je me fous de la becquetance dans la glotte et je choppe mes clés. Surtout pas se donner le temps de réfléchir. La porte claque derrière moi.

2

Je sais pas comment j'ai atterri là, mais j'y suis. Je sais pas vraiment ce que je vais faire mais ça se fera. Station bondée de voyageurs, rames truffées raz la carlingue de viande-à-bosser, connards de victimes. Tous ces trous d'cul qui se crèvent le fion pour mourir à la retraite sans avoir jamais rien fait de leurs vies. – Toi aussi t'es comme ça. – Ta gueule, ferme-la ta gueule ! D'abord ch'uis pas à la retraite moi. – Mais t'as jamais rien fait de ta vie, et en plus tu bosses pas, t'as même pas d'excuses. – Ta gueule. – T'es de la merde. – Ta gueule. – T'es de la merde pire que les autres. – Ça va LAISSE -MOI maintenant ! – Je demande pas mieux.

J'ai pitié de tous ces gusses, vraiment, leurs vies de merde, et tout ; j'ai fait comme eux, je me rappelle un peu. Je vomis, je nettoie le tout d'une nouvelle rasade de whisky-le-moins-cher-qui-te-dézingue-le-cerveau ; tout est trouble, facile. C'est tout facile maintenant. Pauvres culs. Faut les aider, ces pauvres mecs, tous ces gens, ces esclaves, Jésus les aurait libéré, lui, Jésus les aurait virés du temple à grands coups de tartes dans la gueule, ça ouais. Mais suis pas Jésus, moi, suis qu'un gros poivrot qu'a la tronche de Jésus, et encore, de loin. Mais si mais non. Je peux les sauver, je dois les sauver, ces couillons, à l'abattoir de leurs vies dans les couloirs du métro, ces pauvres cons. Cette fois ils iront pas au travail, ouais, je vais les empêcher. J'ai rien fait de ma vie, alors pourquoi pas faire quelque chose de ma mort ? Un tout petit miracle, un miracle de poivrot, de paumé, au bout du rouleau. Arrive le BOBI de 8h35, chuintement de métal torturé, crépitement d'étincelles sous le couteau des roues. Te donne pas le temps de penser, petit prince. Allez tais-toi maintenant. Saute.

3

« Je n'en peux plus. Il faut que je change quelque chose ».

Il a commencé ce nouveau boulot il y a six mois seulement, et il est déjà à bout. Deux heures de trajet tous les matins, deux heures tous les soirs, pour aller s'enfermer dans toujours les mêmes bureaux tous neufs, avec toujours les mêmes moquettes gris-bleu, les mêmes cloisons gris-blanc, les mêmes néons dégueulasses – si seulement il pouvait devenir chef de projet, ne plus avoir à remplir ces

feuilles Excel baveuses de couleurs – être celui qui centralise les feuilles Excel, pour faire une nouvelle feuille Excel, mais plus grosse, et encore plus baveuse – ce serait la solution. Ça fait trois mois qu’il met sa cravate rose un jour sur deux, elle a forcément tapé dans l’œil du chef de service : mettre une cravate rose, c’est à la fois montrer la rigueur de son caractère, et mettre en avant son côté créatif. La promotion, une augmentation, et après, déménager, prendre un crédit sur 20 ans, 25 ans, 30 ans s’il le faut, pour acheter une maison, un appart, n’importe, et enfin raccourcir le chemin du boulot – ne plus avoir deux heures de trajet tous les jours.

Quand il sort du bureau le soir, la pluie a déjà commencé à tomber, une bruine grise et froide. Un quart d’heure à pied pour aller à la gare, et le chemin le plus direct c’est de passer par le parking. Un grand parking tout en longueur, avec des voitures partout, sans jamais personne autour – à gauche des bureaux, d’immenses cubes de vitres, avec des épaulements et des rampes de béton, qui ressemblent plutôt à des entrepôts ou des parkings ; à droite, la voie ferrée, celle sur laquelle son train passera bientôt, avec sa bande de ballast marron et sa couronne noire de câbles électriques, la seule chose qui le sépare, de l’autre côté, d’autres bureaux, d’autres entrepôts en tôle. Dans un grondement de rails, le train BOBI de 18h35 passe à côté de lui. C’est le sien. « Oh putain ».

Quand il arrive dans la gare, il retrouve les chères odeurs familières du RER, qui mêlent le caoutchouc brûlé, la fumée de cigarette, la suie, la sueur et la crasse, avec parfois, le week-end ou les jours de fête, une petite pointe supplémentaire de pisser, de vomi ou de bière renversée. C’est

trop tard, BOBI est parti sans lui, et le prochain train est annoncé dans 45 minutes. « Tant pis », qu'il se dit, « Je vais prendre une autre ligne ».

Assis dans le train, il regarde droit dans le vague, les autoroutes serpentent à côté comme de grands dragons merdeux, le gris des nuages se referme comme un couvercle sur le gris du bitume, émaillé par le scintillement factice du gris des voitures, qui se ressemblent toutes – et il réfléchit à la suite de son trajet. Tout ça va lui faire perdre au moins vingt minutes, mais c'est mieux qu'attendre dans la gare. Pendant que le train s'arrête à toutes les stations, les unes après les autres, il pense à l'heure à laquelle il va rentrer, aux correspondances avec le métro qu'il faudra qu'il prenne – « Je sens que ça va être horrible », qu'il se dit. En fait, ce sera pire.

Quand le métro arrive sur le quai, il est déjà bondé, mais le suivant est annoncé à plus de dix minutes. Il faut rentrer dans celui-là, c'est maintenant ou jamais. Il pousse devant lui l'agglomérat de connards tous semblables à lui, en s'efforçant de fendre le bloc de transpiration suintante, presque solide, qui a remplacé depuis longtemps l'atmosphère qu'il y avait dans la rame. Dès qu'il est entré, cette poix à la chaleur dégoûtante s'est collée à son visage, elle ne le lâchera pas ; juste le temps, à chaque arrêt du métro, lorsque les portes s'ouvrent, d'un soupir de vent frais sur ses joues, et c'est reparti dans le souterrain, avec tous ses voisins qui expirent leur haleine gluante autour de lui ; pas un qui se retiendrait, par respect pour les autres. Le train s'arrête longuement entre chaque station, « pour régulation » paraît-il – c'est fini, sa chemise est déjà trempée, aujourd'hui il a de la chance, il aura fait plutôt trois heures

de transport que deux.

Il rentre chez lui ruisselant de sueur, et quand il retire ses fringues elles sont encore schlingueuses de l'odeur du RER. La semaine prochaine il a enfin des vacances, payées par la boîte : il part deux semaines en Tunisie. « Je croiserai sûrement des collègues », qu'il se dit ; « Même là-bas je continuerai à voir leurs gueules de cons, mais tant pis, c'est soit ça soit je deviens fou ». Deux semaines dans la piscine de l'hôtel, à vider le bar tous les soirs, et peut-être des excursions, une journée dans le désert, un grand paysage vide et plat ça le changera de la Seine-et-Marne. Il arrivera peut-être à élever un peu son âme, et au retour, tout miser sur la promotion, l'augmentation, le déménagement. « J'en ai besoin – j'en ai vraiment besoin ».

4

Il est revenu sur ses pas, pourtant. C'est pas possible. Il a dû se tromper, il a fait des allers et des retours, des tentatives tous azimuts, sans crier d'abord, puis criant, s'égosillant. Il a passé près de deux heures au sommet de la dune, guetter, crier, parce que c'était, parce que c'est pas possible, ça ne pouvait pas arriver, ils ne pouvaient pas être partis sans lui. Ses collègues sont des salauds, mais pas jusqu'à le lâcher, personne ne fait ça (sauf Bruno, et encore), ça n'arrive jamais, ça ne doit pas arriver, c'est arrivé. Il s'est fait un programme, une série de directions à tenter et puis revenir à partir du Point Initial de Perdition. Objectif : retrouver la jeep, une tente, n'importe quoi. Efficacité avant tout : économiser ses ressources au maximum, pas parler, pas se presser, pas paniquer, rentabiliser son énergie. Mar-

cher en ligne droite, et toujours revenir au point de perdition. Il a marché tout le jour. À la fin il avait tellement soif, mais il ne pouvait pas se reposer. Il avait marqué le point de perdition avec sa chemise, et il ne l'avait pas retrouvée, il était brûlé de partout mais il s'en foutait. Le soir avait fini par s'abattre sur sa solitude. La lumière orangée, les vents qui se lèvent au soir et soulèvent la poussière comme des vagues, des serpents de sables, des djinns. Ça va effacer les traces, il faut retrouver le point de perdition. Tout autour de lui, le sable lissé, nettoyé de toute trace, propre.

Un sourire d'absurde lui traverse la gueule en spasme « C'est comme dans le rêve ». Il s'affaisse sur ses jambes, s'écroule avec un bruit mat dans le sable et il chiale, il sait qu'il perd de l'eau c'est débile quel gâchis. Ça dure un moment. Puis il faut se redresser et supposer une direction, se fier à la carte inconnue des étoiles, finir par choisir un cap et tenter la ligne droite. Marcher toute la nuit, pas s'arrêter.

La nuit le recouvre, comme un drap froid tissé de vents, un suaire magnifique tapissé d'étoiles, tellement qu'il n'y a presque pas besoin de lumière. Il marche dans le sable qui s'écroule sous ses pas, comme une eau, il coule sans cesse parmi la poussière des grains sans âge, comme ces premiers hommes depuis longtemps poussière qui l'ont traversé avant lui, qui sont morts avant lui, qu'on a oubliés avant lui et il se demande combien d'années passeront avant que tout souvenir de lui ne soit effacé.

Il a passé sa vie à travailler pour les autres, il n'a rien produit qui soit de lui pour laisser trace. Il se retourne, dans la pénombre nimbée de clarté lactescente se perdent les ondulations laissées par ses pas dans le sable, polies,

polies par les vents. Oh comme il a froid, comme il regrette sa chemise, elle ne servirait à rien de toutes manières, le froid le griffe comme le soleil le mordait, lui, petit vermisseau rosé sans dents ni griffes ni poils, grand singe fragile, perdu dans l'immensité. « Un grain parmi tant d'autres », songe-t-il encore. Et il ne peut lever les yeux aux étoiles et rêver car il est trop perclus de brûlures et de froid, trop soucieux de marcher malgré la fatigue, la douleur, l'épuisement qui ne doit pas être, un pas, encore un pas, lui reviennent ces mots de St-Exupéry à propos de son copain Guillaumet, perdu dans les Andes, et qui avait marché une semaine durant, jour et nuit, pour ne pas geler dans la montagne, Guillaumet, un pas devant l'autre, et la neige qui lui bouffait les pieds comme ce sable lui dévore les chevilles, Guillaumet, il avait failli lâcher mille fois, Guillaumet, et chaque fois il se disait, pensant à sa femme, ses amis, son fils, « S'ils croient que je suis vivant, ils croient que je marche »...S'ils croient que je suis vivant...

« Ils », quels « ils », il a pas de « ils » lui, pas de femme, peu d'amis, et lointains, des collègues, est-ce que c'est vraiment des amis ? St-Ex dirait que oui, mais il ne passait pas sa vie dans un bureau, à 75 dans un vaste espace anonyme. Et puis c'est loin tout ça, c'est trop loin. Il a trop froid. Il a sommeil, il a personne pour croire qu'il marche – de nos jours on croit que tu ne marches pas, que tu es resté bien sagement au point de perdition – Guillaumet, le point de perdition, Guillaumet.

Si personne ne me croit vivant, personne ne sait que je marche.

Après huit ans de désert, elle est loin l'époque des misères enclavées dans un recoin de la ville, travail et puis chômage, violence, perdition. Si j'avais sauté ; mais pourquoi repenser à tout ça ? Le désert soulève les poussières de mes pensées. Je puis bien prendre mon temps, car la route est longue, et mon chemin n'est qu'à moi. Il y a des millénaires que les hommes font la traversée jusqu'à Douz, et pourtant, aucun n'a jamais pris le même chemin. Car l'océan du désert bouge sans cesse, il ne laisse pas trace, je le sais bien. Mais aussi parce que l'esprit d'un homme a son chemin, malgré soi, son chemin en arrière ; aussi loin qu'il cherche à se perdre. Je ne vois pas ce que mon chameau voit, pourtant nous creusons les mêmes pas, et nos chemins sont différents, irrémédiablement. D'ailleurs que regarde-t-il ? Qu'est-ce que c'est, là-bas sur la droite, au sommet de la dune ?

C'est – mais oui – c'est un homme, à demi ensablé dans le désert. Je cours vers lui. Mes pieds s'enfoncent dans le sable, dévoration voluptueuse, comme une caresse chaude, je n'y prête pas attention. Qu'est-ce qu'il fout là, ce type ? Perdu sans doute. Il s'est enterré dans le sable, pour échapper au soleil, pour survivre. J'arrive aux pieds du corps, pas de mouvements, est-il mort ? Je le saisis, il respire, je le déterre – Pourquoi ? – Mes mains fouillent, en lutte contre le sable, est-il mort ? Tais-toi ! Creuse, creuse ! Je le dégage, je le secoue, vite, de l'eau sur le visage, il est couvert de poussière, de l'eau sur le visage, il entrouvre les yeux.

Il a la mort dans le regard. J'humecte ses lèvres, il me regarde, je le regarde. Il pourrait être moi. Je pourrais être lui. Tellement on se ressemble. Qu'est-ce que tu fous ? Aide-le, rêve pas, te donne pas le temps de penser, merde ! De l'eau, pas trop. C'est trop tard, c'est trop tard. Il esquisse l'ombre d'un sourire. Il a un murmure, à peine.

« Guillaumet ».

2ème prix

Chassé-croisé

Mélanie Brothier

Chassé-croisé

Samia faisait le tour du quartier depuis maintenant vingt minutes. A ses côtés, Maxime conduisait d'un air serein, lui laissant le soin de surveiller la rue, à l'affût d'un éventuel incident. Les tempes légèrement grisonnantes, le corps grand et musclé, le policier était un très bel homme qui ne laissait pas insensible sa coéquipière. Plus d'une collègue lui envoyait sa place, c'était certain !

Quand elle avait débuté dans la police, il y a maintenant un an, Samia avait craint d'être mise en binôme avec Alain, un flic compétent mais pour qui le rôle des femmes se limitait à l'entretien de la maison et l'éducation des enfants. C'eût été un vrai retour en arrière : n'avait-elle pas suivi des études de droit pour s'émanciper d'un carcan familial où le patriarcat était tout puissant ? Le destin lui avait heureusement été favorable et elle avait hérité du partenaire le plus charmant qui soit. Avec Maxime, Samia pouvait être tranquille : jamais de remarque déplacée, de commentaire humiliant... même pas l'ombre d'une tentative de flirt, ce qui ne lui aurait pourtant pas déplu, pour le coup.

Bien sûr, elle s'était toujours fixée comme règle de ne jamais mélanger travail et plaisir. Dans les forces de l'ordre, plus encore qu'ailleurs, une femme se doit d'être irréprochable ! Maquillage, bijoux et fantasmes de midinette, tout cela restait au vestiaire. Néanmoins, en cette calme matinée d'avril, il était facile de laisser son esprit vagabonder... Samia observa le profil de son collègue du coin de l'œil et sourit.

Un coup de frein brutal la sortit de sa rêverie. Encore un piéton inconscient qui traverse sans regarder ! La jeune policière pesta, tout en remerciant Maxime pour ses bons réflexes.

Le cœur d'Emilie battait à tout rompre. Ses écouteurs, vissés sur les oreilles, l'avaient empêchée d'entendre la voiture de police qui arrivait à sa gauche. Plus de peur que de mal, mais bon... La jeune-femme reprit sa marche, le pouls légèrement plus rapide qu'à l'accoutumée. Quelques notes de musique plus tard, l'incident était oublié.

Plusieurs passants pressés, travailleurs en retard ou petits vieux souhaitant être les premiers clients du Monoprix, animaient la rue Guy Moquet du bruit de leurs pas. Loin de toute cette précipitation, Emilie était à nouveau calme et de bonne humeur. La journée s'annonçait agréable : ciel sans nuage, pas de réunion de prévue ni de dossier urgent... Avec un peu de chance, dans quelques heures elle rejoindrait Juliette et Annabelle pour un apéro en terrasse. Choisir entre Mojito ou Margarita serait la seule décision compliquée de ce vendredi !

A cette idée, elle esquissa un sourire. Décidément, la vie était belle cette année. Belle, et tranquille. Un peu trop peut-être ... Si seulement une toute petite péripétie, un léger rebondissement pouvait pointer le bout de son nez... Oh, pas grand-chose, mais de quoi créer quelques anecdotes croustillantes à raconter aux copines !

Emilie croisait quotidiennement des personnages hauts en couleur. Habiter à Paris rendait cela inévitable ! Femme

menottée à son jean, poète gothique, mère de famille promenant son enfant en laisse... Rien que dans son quartier, les phénomènes de foire étaient légion. A côté d'eux, Emilie se trouvait parfois ennuyeuse de normalité. Pas de tenue excentrique ou de loisir déjanté, elle était une jeune-femme dans l'air du temps. Commune. Banale. Mais bercée aux contes de fée et aux séries télé qui ont fait croire à toute une génération que chaque jour pouvait être une fête réservant son lot de surprises et de moments d'exception. Aussi, Emilie, comme tant d'autres, aspirait à ces « instants Hollywoodiens », comme elle se plaisait à les nommer.

S'extirpant de ses pensées, elle se mit à observer la rue, si familière. Le restaurant japonais, encore fermé à cette heure matinale, laissait place à un petit garage, puis à une agence immobilière. Emilie, comme souvent, s'arrêta devant celle-ci pour jeter un œil aux annonces, largement hors de prix pour sa maigre bourse, mais qui la faisaient rêver. Soudain, entre deux propositions d'appartements luxueux, le reflet de la vitrine fit apparaître un visage. Surprise, Emilie sursauta. Le regard du visage en question était dur, intense et appartenait à une femme d'un âge avancé. Emilie pivota pour faire face à l'intruse.

Celle-ci la fixait sans ciller, un sourire énigmatique aux lèvres. Mal à l'aise, Emilie se mit à l'observer en retour.

« Cette jeune-fille ressemble tellement à Judith... » se dit Maria en son for intérieur. Elle avait été immédiatement attirée par les traits reflétés dans une des vitrines de la rue et avait interrompu sa route, sidérée. Ce nez long et fin, ces pommettes saillantes, ces cheveux bouclés, c'était Judith tout craché.

La jeune-fille dut se rendre compte qu'elle la fixait, car elle se retourna, l'air inquiet. Maria mit plusieurs secondes à réagir avant de baisser les yeux et de secouer la tête. « Ma pauvre vieille, bien sûr que ce n'est pas ta sœur, Judith est morte il y a maintenant vingt ans. Tu passes pour une folle, une fois encore. »

Sans attendre et sans mot dire, Maria s'enfuit, aussi vite que ses jambes malingres le lui permirent. Depuis quelques mois, son arthrite semblait s'intensifier atrocement, compliquant ses mouvements, même les plus simples. Il lui fallait désormais près de dix minutes pour aller acheter son pain, alors que la boulangerie n'était qu'à quelques pas de son appartement. Le temps est décidément un bourreau qui n'épargne personne !

Dans sa jeunesse, Maria était une sportive accomplie, elle avait même obtenu quelques médailles en course à pieds, récompenses qu'elle conservait toujours comme un précieux trésor. Elever ses trois enfants seule avait cependant été son plus grand exploit. Aujourd'hui, Alexandre était avocat, Isabelle professeur de français et Nicolas sûrement en train de naviguer dans le Pacifique, ou Dieu sait où ses envies d'évasion le portaient. Et elle, Maria, vivait sa retraite dans son petit logement de la rue Guy Moquet, sans même un chat pour lui tenir compagnie. Pas étonnant qu'elle commençât à perdre la boule. La solitude est le pire des fléaux !

Revoir l'espace de quelques secondes ce visage familier dans un reflet l'avait ramenée un demi-siècle en arrière, à l'époque où elle était jeune, belle, insouciante et prenait Paris pour son terrain de jeu. Elle en avait fait, des bêtises,

accompagnée de Judith, sœur aînée mais surtout complice ! Impossible de se rappeler tous les bals qu'elles avaient fréquentés, tous les hommes qu'elles avaient conquis.... Ne restait qu'un souvenir diffus, l'impression d'avoir touché les étoiles du bout des doigts.

Maria s'était longtemps rêvée Reine de la capitale, mariée à un beau soldat ou un riche commerçant. La vie en avait cependant décidé autrement. Oh, elle ne regrettait rien. Marcel, modeste libraire, l'avait rendue très heureuse. Dommage qu'il soit parti trop tôt, lui aussi.

Sans s'en rendre compte, elle s'était à nouveau arrêtée, l'esprit absorbé par les réminiscences d'une époque révolue. L'individu embusqué derrière un lampadaire l'avait bien remarqué, lui. En deux secondes, il fut sur Maria et lui arracha son sac à main d'un geste brusque avant de détalier en courant.

Mo' entendit à peine les cris de la vieille femme qu'il venait de dépouiller. Il avançait droit devant lui, accélérant aux passages piétons pour éviter les voitures et ne reprit son souffle qu'une fois arrivé sur l'Avenue de Clichy. Là, il put ralentir, respirer un bon coup et se glisser dans la foule des passants, l'air de rien. Le sac qu'il avait réussi à voler n'était visiblement pas une marque de luxe, mais peut-être son contenu se révélerait-il intéressant.

Mo' marcha encore un moment avant de se poser à l'intérieur d'un café, à l'abri des regards. Il commanda un expresso avec une pointe de lait et, une fois le serveur reparti, se mit à étudier le fruit de son larcin. Un étui à lunettes, un

paquet de mouchoirs à moitié vide, quelques pastilles à la menthe et enfin, un portefeuille usé mais visiblement bien rempli. L'œil pétillant, Mo' ouvrit le précieux butin. Manque de chance, l'objet était garni d'une liasse de tickets de caisse à moitié effacés et ne recelait pour seule richesse qu'un billet de cinq euros.

Mamie n'exagérait pas quand elle parlait de la pauvreté des petits vieux, songea Mo'. Il ne ressentait cependant aucune compassion, seulement une certaine colère à l'idée d'avoir choisi une cible sans le sou. « Que ça te serve de leçon, pauvre imbécile. La prochaine fois, va sur les Champs ou dans le Seizième. C'est là où vivent les riches que se trouve le pognon ! ».

Le serveur lui jeta un regard interrogateur, le voyant balancer violemment sur la table le portefeuille défraîchi. Pour ne pas attirer plus longtemps l'attention sur lui, Mo' s'empressa d'avaler son café, cul sec, manquant de justesse de se brûler la langue et le palais. Il déposa deux euros à côté de l'addition et sortit de l'établissement sans se retourner. Il trouva rapidement une poubelle, dans laquelle il se débarrassa du sac dérobé. Autant ne pas conserver de preuves compromettantes, sait-on jamais. Mo' jeta un œil furtif autour de lui et, rassuré, reprit sa route en direction du métro. Il s'engouffra dans les escaliers de la station La Fourche, prêt à enjamber les portiques de validation Navigo. « Il n'y a que les abrutis qui payent, c'est bien connu. »

Manque de chance, ce matin là, trois contrôleurs attendaient, légèrement en retrait pour mieux surprendre les éventuels fraudeurs. Mo' grogna mais fut sommé de montrer ses papiers d'identité. Saleté de journée !

Claire soupira en écoutant les piètres explications du jeune-homme face à elle. Encore un qui n'avait jamais fait ça avant et qui avait seulement oublié son pass à la maison... L'air agressif et les yeux rouges de son interlocuteur semblaient dire tout autre chose, mais Claire se contenta de lui adresser l'amende réglementaire. Ce métier était aussi ennuyeux que pénible et elle avait hâte d'obtenir les résultats de son concours pour enfin sortir de là. D'accord, travailler comme professeur des écoles ne serait pas non plus une sinécure, mais au moins elle verrait la lumière du jour un peu plus souvent.

La jeune-femme jeta un coup d'œil à sa montre. Dans cinq minutes, elle pourrait quitter la station et remonter à la surface se reposer. Le soleil étant au rendez-vous, elle ferait le chemin à pieds !

Son service achevé, elle redescendit donc l'Avenue de Clichy en flânant. La frénésie matinale de la rue commençait à se calmer, les parisiens étaient sûrement tous entassés dans les transports en commun ou installés dans leurs bureaux confinés. Quand elle arriva rue Guy Moquet, Claire savoura le silence et le chant des oisillons qu'aucun bruit de moteur ne recouvrait, chose rare et appréciable.

Seule la voix tremblotante d'une octogénaire, en grande discussion avec une femme bien plus jeune et deux policiers, troublait cette sérénité. Claire leur jeta un regard rapide tout en poursuivant son chemin. Elle ne connaissait pas la jeunette, mais la vieille était à coup sur sa voisine du cinquième. Une grand-mère gentille, discrète, qu'elle avait déjà aidée. La pauvre femme n'arrivait pas à soulever un

pack de lait et Claire s'était précipitée pour la secourir, inquiète à l'idée que le poids du paquet (ou peut-être celui des années) ne courbe encore plus le dos de la dame âgée. Celle-ci l'avait vivement remerciée en lui offrant des petits gâteaux et du thé.

Claire sourit en se rappelant l'appartement de son hôtesse, où le temps semblait s'être arrêté. Photographies datant des années quatre-vingt, poupées en porcelaine et canevas ornaient les murs du salon, lui donnant un côté désuet mais cependant chaleureux. Celui de ses grands-parents était presque identique, d'ailleurs, comme si tous les vieux de ce monde avaient fait appel aux services du même décorateur vintage.

A cette pensée, Claire lâcha un petit rire. Arrivée devant la porte de son immeuble, elle regarda une dernière fois dans la direction des deux femmes et des agents en uniforme, avant de s'engouffrer dans le hall d'entrée.

Emilie avait réussi à calmer Maria, mais cela s'était avéré compliqué. Enfin, rien de surprenant à cela : la pauvre grand-mère avait été victime d'un vol à l'arrachée. Une chance qu'elle n'ait pas été blessée !! Les voyous sont décidément partout et n'ont aucun scrupule à dépouiller les personnes les plus fragiles.

La frêle dame n'avait plus rien de la psychopathe menaçante qu'Emilie avait cru voir devant la vitrine de l'agence immobilière. C'était désormais une petite chose tremblante, aussi choquée que terrifiée, qui semblait avoir perdu, outre son sac, tous ses repères. Seul un verre de cognac aurait

pu la requinquer, mais Emilie n'avait sur elle qu'un reste de Volvic au fond d'une bouteille usagée.

Spectatrice du vol, elle avait accouru pour secourir la vieille femme, tandis que le boulanger un peu plus haut dans la rue avait appelé la police. Celle-ci avait débarqué plutôt rapidement et, après avoir écouté victime et témoins, la fliquette, une certaine Samia, essayait désormais de convaincre Maria de venir avec elle au commissariat. Bon gré mal gré, l'octogénaire finit par obtempérer et monta dans le véhicule bleu blanc rouge. Une fois installée, elle adressa un petit signe de la main et se laissa transporter, disparaissant progressivement du champ de vision d'Emilie.

La jeune-femme soupira. Les voies du Seigneur sont décidément impénétrables ! Elle qui souhaitait pimenter son quotidien de quelques rebondissements, voila qu'elle assistait à une agression. Pourquoi pas plutôt un gain au loto ou la rencontre d'un galant homme qui lui offrirait son parapluie pour l'abriter de trombes d'eau ? Enfin.... On ne choisit pas son destin ! Avoir joué les bons samaritains ferait une anecdote convenable à raconter en fin de journée.

Satisfaite, Emilie remit ses écouteurs et au son du dernier tube de Rihanna, elle reprit sa marche journalière en direction du bureau.

3ème prix

Le Chemin des vivants

Ouerdia Ben Mamar

Le chemin des vivants

En arrivant à l'aéroport, l'appréhension de mon retour au pays s'est accrue. Sous le ciel bleu et serein d'Alger, le dispositif sécuritaire toujours présent, rappelle le drame humain à l'œuvre. Des militaires et des gendarmes postés un peu partout, fouillent les voitures qui vont en direction de l'aéroport.

J'ai pris un taxi pour rendre visite à ma famille en Kabylie à Ath..., la moitié d'entre elle, a quitté l'Algérie. Je n'ai averti personne de mon arrivée. Pour ma famille, je suis une *thamjahth*, celle que l'exil a engloutie jusqu'à lui faire oublier ses origines, celle que l'émigration a fait perdre aux siens. Je suis une *lost in emigration*, mon retour est, pour elle, improbable.

Arrivée à Tizi Ouzou, je demande au chauffeur de Taxi d'emprunter la route de Mekla, qui est, de loin, la moins escarpée. Sur ces chemins qui montent, j'ai croisé des enfants qui rentrent de l'école, quelques femmes qui reviennent de leurs courses et qui échangent sur les dernières nouvelles. Je n'ai pas rencontré de femmes de retour de la corvée de bois ou de leurs vergers. Les groupes armés ont élu domicile dans la région, la population a déserté les champs d'oliviers.

Les enfants ne s'aventurent plus dans les champs éloignés des villages. Ils ne cheminent pas entre les fougères luxuriantes et ne connaîtront hélas pas le plaisir de cueillir des figues et d'en remplir des paniers entiers dans ces contrées sauvages où l'on respire la liberté. Ils ne grimperont pas jusqu'au sommet des plus hauts cerisiers pour contempler

le monde triomphalement, de si haut. L'ambiance joyeuse et festive de la cueillette des olives ne sera pour eux, qu'un récit nostalgique des plus vieux, les imaghren.

C'est une génération qui va s'habituer au confinement et qui grandira avec le monde restreint du petit écran. Elle sera coupée de ce contact avec la terre et les jeux en plein air qui donnent l'impression que le monde vous appartient. L'univers des enfants sera peuplé des récits terrifiants des groupes armés de toutes sortes qui vont supplanter l'imaginaire merveilleux des ogres et des ogresses des contes de ma grand-mère.

Ayant compris que je pleurais, le chauffeur de taxi, qui me regardait par le rétroviseur, me dit : « la situation est meilleure madame...il y a la sécurité ma tkhafich, n'ayez pas peur madame ». Sa tentative de me rassurer, n'a pourtant pas empêché mes larmes de continuer à couler tout le long de ce trajet qui me menait chez ma cousine.

N'ayant pas réussi à me consoler, il a été très arrangeant avec le prix de la course, était-ce sa façon de communier avec ma tristesse ?

Je retrouve ma cousine Sekoura, une jeune femme vive et dynamique. Elle est surprise de me voir, mais ravie que l'on se retrouve après tant d'années, on s'embrasse chaleureusement. Elle m'a reproché de ne pas l'avoir avertie de ma venue.

Elle me raconte son retour récent de Laghouat. Elle y a passé près d'un an en service civil, elle m'a expliqué l'instauration de ce service, depuis quelques années, pour les médecins fraîchement diplômés. Elle a été contrainte de se séparer de son mari pendant plusieurs mois. Il ne pouvait

pas quitter son emploi à Alger pour la rejoindre à Laghouat, c'est donc ma tante qui a dû l'accompagner.

A ma question, « ils l'ont vraiment généralisé aux femmes ? » Ironique, ma cousine me répond « mineure, majeure ? C'est selon ce qui les arrange bien sûr. Tu sais, on n'en est pas à la première contradiction dans ce pays ». Puis, elle me raconte ses péripéties et ses nombreuses démarches pour revenir dans le Nord. Comment se débrouillait-elle sur place ? Elle ne connaissait personne en arrivant. Sa mère était très inquiète pour elle. Chaque matin avant que Sekoura se rende à son travail, sa mère postée devant la porte, lui tendait le hijab qu'elle lui avait acheté et la suppliait de le porter. Sekoura me confie qu'elle avait peur, mais qu'en guise de hijab, elle a acheté une grande blouse blanche qu'elle portait quand elle faisait son marché et ses courses aux abords de l'hôpital. Les gens étaient aimables et respectueux à son égard et les commerçants se précipitaient pour la servir. Ils l'appelaient El Hakima, le médecin. Pour Sekoura, la résistance consiste à gérer son quotidien et aller de l'avant, car la vie n'attend pas. Tilleli, Liberté est le prénom qu'elle a donné à sa fille.

Tilleli est un beau bébé, Sekoura est heureuse mais elle va devoir reprendre le travail au CHU de Tizi Ouzou et compter sur sa mère pour lui garder son bébé. Elle s'inquiète de la dégradation des conditions de travail à l'hôpital. « C'est le règne de la débrouille. Malgré tout, on arrive à sauver des vies et parfois à redonner de l'espoir », me dit-elle sur un ton inquiet mais combatif.

Je voulais me recueillir sur la tombe de mes parents, ma tante m'accompagne. Je constate que les allées du cimetière sont nettoyyées, la solidarité villageoise fonctionne en-

core, les vivants entretiennent les défunts, comme on aime à le répéter.

Devant la tombe des mes parents, la maman de quarante ans que je suis aujourd'hui, s'est sentie comme une enfant qui aurait voulu que sa maman vienne la consoler de sa vie escamotée, l'enfance qui peut nous dire quand ça finit ? chantait le poète.

Ma mère est partie avant le début de la guerre civile, elle qui vivait avec les souvenirs traumatisants de la guerre d'indépendance, je ne sais comment elle aurait réagi face à la résurgence de la violence.

« Je suis comme ta mère, tu peux compter sur moi », me dit ma tante tendrement en me prenant dans ses bras. Je constate que les traits de son visage ressemblent de plus en plus à ceux de ma mère. De son beau visage, il s'y dégage toujours la même douceur accentuée depuis la disparition de ma maman dont elle était très proche.

De retour à la maison, ma tante s'est empressée de préparer des thigrifines, ces crêpes farcies aux oignons, tomates, et parfumées à la menthe et au pouliot, un plat qui réchauffe. Nous avons passé une bonne partie de la nuit à discuter.

Le lendemain, je suis sortie. Le village m'a paru vidé d'une partie de sa population, beaucoup sont partis. Les dernières inondations ont eu raison des vieilles maisons abandonnées. Les jeux et les cris des enfants sur la place du village, Tajmaath sous le regard des aînés, rythment la vie du village. Toutefois, vers 17 heures, la nuit commence à tomber, la place se vide. La terreur a instauré des habitudes de réclusion, on se réfugie chez soi.

Au troisième jour, je quitte Ath ... Je m'arrête à Tizi Ouzou

où j'ai revu Ahmed, avant de poursuivre mon voyage vers Alger où j'ai pris une chambre à l'hôtel Albert 1er.

Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. L'homme au visage vieilli et l'air malheureux ne correspondait pas au souvenir que j'avais gardé d'Ahmed. Nous avons parlé de toi, mon amour. Il est toujours célibataire et songe à quitter le pays. « Partir, quitter l'Algérie », me dit-il, « c'est le sport national. Avant il n'y avait que les jeunes qui prenaient le chemin de l'exil, aujourd'hui, même chez les vieux sommeillent des candidats à l'exil. Entre l'espoir de l'exil et l'exil de l'espoir, des occupations absurdes meublent notre quotidien ».

Il est responsable d'un service de gestion du patrimoine à Zeralda. Son travail ne semble plus le passionner. D'une gravité triste, Ahmed me dit « sauver le patrimoine, quand les morts ne sont plus que des chiffres, que l'administration macabre comptabilise et dont elle peine à rappeler les noms ? Quand ton meilleur ami est tombé sous des balles, quand ton oncle a été assassiné la veille de l'Aid, et que comme Said, ta jeune nièce est kidnappée, violée et tuée et que comme moi ton jeune frère a rejoint le maquis ... alors ?

« Ahmed, c'est une question qui se pose à moi tous les jours. Comme toi, je vis avec eux. Ils sont vivants et avec moi partout. Je me sens décalée parmi les autres. Ce sont les morts qui donnent un sens à ma vie. Ce sont les morts qui entretiennent les vivants. Je vis de leur amour. La raison ne régule pas l'amour... Mon amie Viviane dit que j'ai la légèreté des gens qui aiment la vie et la gravité de la douleur contenue de ceux qui ont connu le tragique, mais ici ou là-bas mon cher Ahmed, je suis meurtrie et dans l'exil de mon exil ».

Ahmed, m'écoute, puis d'une voix triste « ana demissionite men diniya, moi j'ai démissionné de la vie. Je n'ai plus de femme dans ma vie et je ne compte pas fonder une famille. La protection du patrimoine me semble absurde, yarham babak bled tabasiniss, c'est l'Algérie où l'on fait des affaires. Tu sais, le patrimoine est pour eux, synonyme d'opérations immobilières et commerciales. Tout cela n'a aucun sens. Alors, je chemine dans le pays et constate la désolation de l'homme. Le cheminant que je suis, ne trouve refuge que dans le désert, qui, pour l'instant, n'est pas encore gagné par cette architecture sauvage ». Pourtant, il faut transmettre cette histoire, Ahmed. « L'histoire dans ce pays n'a d'usage qu'idéologique. Il n'y a que les fous pour se souvenir des morts. La mort est une injustice, mais ici bas, ôter la vie aux hommes ne semble pas satisfaire leurs bourreaux, il leur faut les torturer, effacer les traces même de leur existence et souiller leur mémoire; alors la mort devient définitive, et l'injustice, suprême. Et il n'y a que les fous qui comprennent l'ampleur du drame et qui sont porteurs de cette histoire, les autres sont dans le déni. Même fou, la mémoire nous fait homme, mais l'amnésie, elle, nous range du côté animal. L'amnésie, je le crains, est généralisée chez nous. Ahmed, sommes nous fous nous aussi ? « Oui, les hommes deviennent fous et pleurent quand les choses ne sont pas ce qu'elles devraient être. Quand tu constates la frénésie de la consommation de produits inutiles, tout est importé, tu ne comprends plus rien. Quand je pense qu'avec leur système fondamental, ils avaient la prétention d'inculquer les enseignements fondamentaux aux jeunes, ils ont sapé les fondamentaux de la vie et produit une génération fawdhamentale, un vrai désordre mental.

On a tué ce qu'il y a de meilleur en eux. Quel horrible gâchis ce pays ! Et nous avec... Ahmed, j'aimerais tant que tu retrouves la voie de l'apaisement... « Je ne puis, les voix d'outre-tombe m'interpellent, je suis impuissant, je ne peux ni les chasser de ma tête ni leur rendre justice. Je suis condamné à vivre entre les morts et les vivants, avec les tares des survivants ».

Je l'interromps et rajoute: « ... la violence nous prive des êtres chers, elle fait de nous des moitiés d'hommes. Je suis une moitié errante ». Ahmed poursuit « Comment veux-tu vivre avec ça ? Comment peut-on vivre après tout cela ? Que va-t-on transmettre aux futures générations? »

Avant de nous séparer, nous nous sommes embrassés et serrés l'un contre l'autre, chacun tentant de dissimuler ses larmes.

Arrivée tôt le matin, je pose mes bagages à l'hôtel. Je prends un bain. J'hésite entre ma robe beige et ma jupe noire. J'opte pour ma jupe noire et une paire de collant couleur chair, un pull doux et une veste légère, tous deux blancs et assortis. Je me maquille et me parfume. Je suis pressée de quitter l'hôtel pour sentir les premiers rayons de soleil réchauffer mon corps trop malmené par l'hiver parisien.

Je monte jusqu'à Telemly, visiter le quartier de mes tendres souvenirs. Des grilles ont été érigées sur le pont des suicides, pour empêcher les jeunes de se jeter dans le vide. En m'approchant au plus près, je constate que des cadenas scellent des amours de passage ou d'autres plus durables. Cette impulsion est semble t-il, venue d'un journaliste al-

gérien qui a parié sur l'amour plutôt que de les laisser se suicider.

Je reviens sur mes pas pour longer le boulevard, qui grâce à la combativité des journalistes algériens, porte toujours le nom de Frantz Fanon. Dans les années 1990, l'arrivée au pouvoir des amputés du sens de l'histoire, avaient tenté de rebaptiser toutes les rues et boulevards qui portaient des noms « non musulmans ». C'est dans ce conflit de l'histoire et des histoires que la presse algérienne s'est mobilisée pour faire redécouvrir à la jeune génération Fanon, l'algérien, c'est ainsi que ce grand boulevard a gardé son nom.

Je m'imprègne de ces lieux qui surplombent le front de mer. Je redescends en passant devant le Palais du Gouvernement et me dirige vers la Grande Poste que je retrouve toujours aussi blanche.

Devant la Grande Poste, des femmes en hijab vendent des pères Noël en chocolat et des peluches de toutes sortes sur des étals de fortune. Auparavant, cet espace était aménagé pour que toute personne voulant marquer une pause, puisse le faire sur les bancs disposés à cet effet, ainsi pouvait-on se reposer et contempler la mer au loin.

Je poursuis ma visite vers le tunnel des facultés et la rue Michelet, aujourd'hui rue Didouche Mourad. Je m'arrête devant cette librairie où autrefois j'achetais des livres. Quelqu'un la reprise. Le souvenir sympathique et tragique à la fois du libraire des années 1990, me traverse. Un homme discret, tué dans sa librairie. J'ignorais qu'il était juif, c'est à sa mort que je l'ai appris. C'était un algérien.

Je passe devant La Genevoise. Le goût du puits d'amour, ce gâteau que nous dégustions lors de nos balades, m'est revenu. C'est un gâteau fait avec une sorte de pâte à choux et une crème pâtissière légère, je n'en ai jamais goûté d'aussi bon depuis. Te rappelles-tu de la propriétaire franco-algérienne ? Dès que l'on franchissait la porte, elle nous souriait malicieusement en nous demandant « qu'est ce que ce sera pour les amoureux ? », tout en s'empressant d'ajouter « des puits d'amour bien sûr ».

Je me dirige vers la rue d'Isly, l'Emir en cavalier, fier et décidé, trône toujours sur son cheval. Sait-il que le chemin de l'exil vers Damas lui est pourtant tout tracé ? La rue d'Isly pour l'ancienne génération et Larbi Ben Mhdi pour la jeune, est une rue commerçante depuis toujours. Des vitrines se disputent le prêt-à-porter féminin entre jeans, leggings et hijabs, plusieurs modes se côtoient. Mon regard s'arrête devant ce magasin qui expose de belles robes de mariée et des robes de fête. Ma préférence se porte sur cette robe de mariée en soie avec un joli décolleté mettant en valeur la poitrine. Les manches sont courtes et la taille bien cintrée. Les volants sont fins et soyeux. Je m'imagine la porter ...

Je poursuis mon chemin et arrive à la Place des Martyrs. La Maison de la Presse n'est pas loin. Une pensée triste m'envahit. Les dernières paroles de Jaout résonnent dans ma tête, « Si tu te tais, tu meurs. Si tu parles, tu meurs. Alors parle et meurs ! ». Je repense alors, à lui et à tous ceux tués dans ces années noires.

La Place et les arcades grouillent de commerces et de clients en ce mardi de fin d'année. Les produits chinois ont

inondé les boutiques et les étals. Je chemine entre les pains traditionnels et les galettes qui parfument les allées. Plus loin, je me fraie un chemin entre les bouquets de menthe et de coriandre, parsemés entre les petits seaux remplis de pois chiche trempés et prêts à cuire. Humer ces odeurs me replonge dans les souvenirs heureux d'avant les massacres.

Je contourne la rue pour passer devant la mosquée Ketchaoua. Je m'arrête et m'émerveille comme à chaque fois, devant cette prouesse artistique de toute beauté. Elle a su réunir les hommes autour de cette mosaïque d'architecture arabe, byzantine, ottomane Moi qui ne prie pas, j'aurais voulu prier ici, dans tes bras aimants.

Je reviens sur les lieux de nos amours. Je reviens après dix ans d'absence. Je te retrouve, ton regard et ton souffle me guident. Tes mots, tes chuchotements et ton odeur m'accompagnent tout le long de ce chemin qui me mène à toi.

Je me rapproche de la ruelle qui mène au lieu de nos amours ... à la Casbah. Je croise les éboueurs qui acheminent les poubelles à dos d'âne. Ce spectacle insolite me fascine toujours autant. C'est une architecture de résistance que l'irréductible et mystérieuse Casbah oppose aux voitures de la modernité. Je me plais à penser que l'étroitesse de ses rues a été conçue pour la soustraire à la modernité envahissante et pour mieux faire dialoguer ses habitants avec les passants.

J'arrive dans cette maison où nous nous sommes aimés si fort. Je rentre, m'arrête dans le patio. Le puits condamné mais toujours là, renferme des secrets joyeux, malicieux et tragiques. Le patio, propre, laisse entrevoir la lumière au-

dehors à travers les fenêtres que les arcades soulignent. L'alternance de la pénombre et de la lumière donne le sentiment d'être hors du temps, hors du monde. A mesure que le regard balaie cet espace, le bruit assourdissant de la ville s'éloigne, un sentiment de quiétude s'installe, la magie du lieu tient ses promesses.

Je monte vers ton bureau. J'emprunte ces marches, qui me semblent interminables, tant je brûle d'impatience de te retrouver. J'entre. Je reste debout. Tu viens vers moi, tu t'arrêtes et me regardes longuement. Puis, tu me serres ... si fort. Quand tu t'arrêtes, c'est pour me regarder jusqu'à ce que je me perde en toi, la parole est alors inutile. Je m'assieds sur ce canapé sur lequel tu m'as embrassée la seconde fois.

J'ai encore le goût de ce premier baiser arraché dans cette salle d'exposition, où tu n'as pas eu peur d'être surpris par des visiteurs. J'ai aimé l'audace et la folie de l'amant. Jamais aucun homme n'a su mettre la fougue et la tendresse que toi, tu y as mis.

Je monte m'étendre sur notre lit. Tu me rejoins et me déshabilles tendrement. Tu ne cesses de me regarder, et nous nous perdons dans le désir intense de notre amour. Moi qui parlais berbère et toi arabe, ensemble nous parlions la langue de l'amour.

Tu embrasses mon pied, me regardes. Tu me serres, me caresses et me fais l'amour. Je passe ma main dans tes cheveux, ma langue cherche la tienne. Chaque partie de mon corps vibre. Je me glisse sur toi. Je t'embrasse, tu me caresses le dos, te lèves puis tu reviens m'envelopper de tes bras. Tu me couvres de ton corps. Je gémiss d'amour pour toi.

Sous la douche, nous poursuivons notre jeu de plaisirs à deux et nous nous amusons à jouer à nous disputer la pomme de douche. Tu m'embrasses et t'excuses de devoir aller travailler, tu t'habilles et tu retournes travailler.

Je monte à la terrasse. Je contemple la baie d'Alger, le reflet du soleil dans l'eau m'enivre et la lumière édenique de son ciel me transporte. En fin de matinée, j'entends le muezzin. J'attends notre repas préféré de la langue de veau à la sauce tomate que nous prenons accompagné d'un verre de vin rouge. Ce plat a toujours le goût de nos amours. Je ne le déguste qu'avec toi.

Nous parlons de ton travail, la gestion du patrimoine de la Casbah n'est pas de tout repos. Les menaces fusent contre toi, tu ne supportes pas que l'on confonde patrimoine universel et patrimoine personnel. Entre les objets confisqués et les biens de l'État que des individus puissants s'octroient, tu te bats pour préserver ce joyau architectural. Puis nous parlons de l'actualité internationale. L'Irak te tient à cœur, tu ne supportes pas ce qui s'y passe. Tu crois à un sursaut des irakiens. Je ne partage pas ton optimisme militant.

Mon amour, j'écoute Slimane Azem, dh aghriv dh averani, l'étrange étranger, est ma préférée J'ai un faible pour Fadila, Ya balaraj que je fredonne parfois dans les rues de Paris quand sa lumière désolante et son froid méchant me rendent triste. Elle me fait ainsi rêver et me rapproche de toi, c'est mon petit bout d'Algérie en France. C'est une folie que je me plais à entretenir. Ana Touiri est très jolie aussi, je me suis mise à l'apprendre. A la maison, il m'arrive même de danser sur cet air. J'écoute toujours Brel, mais j'ai arrêté d'écouter Ne me quitte pas, elle me fait vaciller.

Mon amour, je suis venue te rendre visite, je viendrai toujours te rendre visite à la Casbah. Je n'irai pas fleurir ta tombe. Je n'emprunterai que le chemin des vivants. Je voudrais tant emporter avec moi, ces lieux témoins de notre rencontre éblouissante.

Mon amour, je ne saurai jamais si tu m'as pardonnée de t'avoir quitté au moment où tu voulais que je t'épouse. Je ne pensais qu'aux promesses de notre vie. Je ne savais pas que trois mois plus tard, c'est en lisant El Watan que j'allais apprendre ta disparition. L'article élogieux était accompagné de ton portrait, tes yeux réprobateurs me fixaient, je me suis évanouie.

Ceux qui t'ont tué sur ce chemin de Blida que le parfum des roses embaume pourtant, ne me feront pas accepter cette violence absurde. Je lui préfère la douleur vive, folle, inconsolable et éternelle. Je planterai des rosiers et fleurirai ces sentiers qui me mènent à toi. Je te retrouverai dans chacun de mes pas, tu enchanteras chacun de mes rêves.

Demain, je reprendrai l'avion, je quitterai l'Algérie en y laissant une partie de mon être. Dans mes bagages, le souvenir d'un monde à jamais révolu, le cauchemar du surgissement des monstres, les senteurs des quartiers d'Alger, les sensations, les étreintes et la chaleur du corps de M... continueront à m'habiter pour le meilleur et pour le pire dans la platitude de mes amours parisiennes.

Ce soir et en souvenir du futur, je passerai la nuit à l'hôtel, je dormirai avec toi. Je porterai la chemise de nuit, la noire, celle que tu m'as offerte pour mon anniversaire. T'en souviens-tu, au moins ? Tu me trouvais belle avec et réfutais

l'idée que le noir fût synonyme de deuil. Je sentirai tes mains sur mon corps me caresser et ta présence me remplissant de bonheur.

4ème prix

Sous le soleil
(ou Les Égarés du soleil)

Mariam Sanon

Sous le soleil **(ou Les Égarés du soleil)**

Cela faisait presque quatre heures que nous étions seuls maintenant et le soleil s'était levé depuis longtemps. Le sommeil nous collait encore à la peau, mais nous n'avions plus envie de dormir. Ma tante était repartie pendant la nuit. Si elle avait encore été là, près de nous, elle aurait fumé sa dernière cigarette en nous regardant tout les deux d'un air moqueur, les fesses confortablement installées sur le rocher de mousse. Mais nous étions seuls désormais. Depuis qu'elle était partie, mon petit frère semblait un peu anxieux. Il n'arrêtait pas de tousser. Ce n'était pas la faute à la traversée, mais une manière fréquente chez lui de manifester une peur sourde d'un danger qui pouvait surgir de nulle part. C'est vrai qu'il y avait de quoi être inquiet. Ma tante n'est pas du genre à prendre la fuite. En tant que mécanicienne en chef de la deuxième section sur l'Amiral, c'est elle qui donne tous les ordres là-dedans. De toute façon, elle ne serait plus là jusqu'au lendemain, c'est ce qu'elle avait dit. Elle ne pouvait pas s'absenter très longtemps. Ils avaient besoin d'elle, là-bas. Elle avait dit aussi que nous devions traverser le boccage et ne surtout pas rester à découvert dans la crique. Qu'elle nous retrouverait de l'autre côté dès que les ennuis seraient terminés. Puis elle avait fait démarrer sa petite voile électrique avec laquelle elle se balade partout. Nous n'avions plus qu'à la croire sur parole et attendre son retour. Mon petit frère et moi lui avons fait de grands signes de la main pour l'encourager. Puis, très vite, elle avait disparu à l'horizon.

Il faisait déjà très chaud et nous avions encore de l'impatience au fond du ventre. J'aurais voulu rester aux côtés de ma tante, mais au lieu de ça, il avait fallu débarquer au plus vite sur une côte que je ne connaissais pas. Cela faisait longtemps que je n'étais pas revenue sur la terre ferme. L'endroit était plus pollué que les plages que je connaissais de vue. L'odeur du sel était couverte de quelque chose d'indéfinissable, qui ressemblait à celle du plastique fondu. On était sur une terre en plein sud du Pacifique, "la poubelle de l'océan", j'aurais dû m'en douter pourtant. Même mon frère, qui a perdu l'usage de l'odorat quand il était très jeune, semblait affecté par cette odeur étrange. Ses narines étaient régulièrement parcourues d'agitations nerveuses. Seulement, à cause de l'air sévère qu'avait pris ma tante pendant que nous accostions d'urgence, nous avons obtempéré sans faire d'histoires.

Nous regardions de loin le canot abandonné qui était maintenant adossé à un tas de pierres et de bois. Dans les compartiments du canot, nous avons trouvé les affaires d'autres personnes. Il y avait une malle contenant des couverts en argent, du linge plutôt raffiné, des légumes et du poisson emballés dans du cellophane, que le cuisiner avait sans doute apportés la veille à l'Amiral, et même une vieille radio. Ils avaient dû préparer cela en prévision d'un pique-nique au large. C'est ce que font souvent les nobles lorsqu'ils partent en croisière. Cela nous faisait rire habituellement mon frère et moi, nous qui avons l'habitude de manger dans la soute avec le reste de l'équipe et la famille. Nous avons évidé le poisson et l'avons mangé joyeusement avec les doigts sans même prendre la peine de le réchauffer sur les pierres, de nous servir des couverts ou quoi que ce soit. C'est que nous avions eu faim pendant tout ce temps

sans même nous en rendre compte. De toute façon, tout le monde sait qu'il est déconseillé d'allumer un feu quand les américains survolent une zone. Puis nous étions partis de la crique en direction de "l'autre côté." « Tirez-vous ! » avait-elle seulement dit. Le mot d'ordre avait été absorbé par le sable sans nous donner plus d'indications. Nous ne savions même plus où poser notre regard. L'espace délimité par la crique était immense. La direction à prendre nous faisait tourner le dos au soleil matinal et à la plage. Tout en marchant, je regardais la plage disparaître progressivement derrière les petits arbres qui couvraient la baie. Nous étions à la fois anxieux et excités par l'aventure. Au moment du départ, la chaleur était déjà grande.

Mon petit frère croyait peut-être à une excursion d'agrément. Du coup, il trottnait devant moi en chantonnant doucement. Son tee-shirt avait été déchiré par les dents d'un moteur mécanique et j'avais peur qu'il ne prenne un coup de soleil. A travers le tissu, je voyais son épaule dans la peau incolore était couverte de plaies et de salissures, auxquelles avaient dû s'ajouter les traces que laisse l'eau de mer après avoir séché. Ma propre peau me paraissait tout aussi irritée que la sienne. Je passais régulièrement mes ongles sur mon bras et mes coudes en pensant aux occupants de la loge 142 qui étaient tombés dans l'eau. Avaient-ils flotté, nagé à l'abri de la coque en attendant que ça se calme, ou bien avaient-ils eu le temps de prendre la fuite ? C'étaient des nobles, ils avaient des canots réservés nominativement. Ils avaient dû s'y cacher dès le premier bombardement. Je n'y croyais qu'à moitié, mais le sort des passagers semblait inquiéter mon frère, alors je le rassurais avec des phrases positives, sur l'instinct de survie et caetera. Dans la famille des nobles, il y avait une petite fille

de son âge qui s'appelait Marguerite, et avec qui il avait joué sur le pont tout l'après-midi sans que les parents s'en rendent compte. C'est à ce moment que les avions commencèrent à nous mitrailler. Il s'en était fallu de peu pour que nous-mêmes soyons précipités dans l'eau, sans espoir d'en sortir. La nage en pleine nuit, c'est la noyade assurée. Ma tante nous avait retrouvés dans la machinerie où nous nous étions cachés, les yeux écarquillés de peur, en attendant l'aube. Les bombardements avaient repris. Ils étaient beaucoup plus lointains, mais elle avait l'air aussi terrifiée que nous, comme si cette distance était la promesse d'une attaque à venir, peut-être bien plus violente encore. Ses mains s'agrippaient à l'écheveau compliqué de sa mitraille. Le soir, avant de m'endormir, je me plais souvent à penser qu'un jour je lui ressemblerai. Au moment du combat, avec sa taille fière et ses cheveux lustrés, elle avait alors l'air beaucoup plus âgé que ses vingt-quatre ans. Les américains n'étaient pas de taille à rivaliser avec elle. C'était sûr. Mais d'un autre côté, je pouvais aussi me tromper. Nous étions sur le point de perdre une attaque surprise à laquelle nous n'étions pas préparés et nous le savions tous.

Le soleil perçait à travers les branches de la forêt et la chaleur nous engluait de sueur. J'avais convaincu mon frère d'enfiler une chemise Mickey et Minnie trop grande pour lui, mais qui le protégerait des rayons. Nous n'avions rien bu depuis la veille, n'ayant pas trouvé de bouteille d'eau potable dans le canot. Je précédais mon frère en portant les affaires des nobles que nous avions trouvées, emportant même les rames du canot. Au cas où d'autres gens viendraient à passer, il serait utile de prouver que nous venions bien de l'Amiral et pas d'un bateau clandestin. Très peu de

gens sont au courant de ce que nous faisons. A l'Amiral, ils font du transit, du commerce, et parfois transportent des réfugiés d'un continent à l'autre. Mais cela, personne ne le dit. Il y a un étage pour les passagers, divisés en deux classes, et un étage pour l'équipage et les domestiques, où mon frère et moi avons grandi. Nous avons eu la chance d'être nés dans la bonne période, disait notre père, car autrefois, du temps des grands transits internationaux, le navire accueillait beaucoup plus de réfugiés de guerre. Certaines semaines, il pouvait venir jusqu'à à cent personnes, et c'était compliqué de tenir la cadence avec un monde pareil. Depuis, les conflits s'étaient intensifiés entre les îles du Pacifique, l'Asie et les Etats-Unis, et ces derniers bloquaient encore plus l'accès par la mer. C'étaient les symptômes d'une répression injustifiée. L'Amiral, c'est notre seule grande fierté. L'équipage est jeune, nous avons tous été élevés dans un esprit apatride. Nous avons reçu un enseignement militaire pour nous défendre, mais nous détestons plus que tout l'Armée de l'air, ses avions et ses dirigeables qui nous tombent dessus parfois sans prévenir, comme c'est arrivé hier. Mais hier, c'était ma première vraie attaque aérienne. Le bateau allait être très abîmé après ce épisode. Je n'osais pas imaginer à quel point. Nous espérions en silence, mon frère et moi, que le bateau ne nécessiterait pas trop de réparations.

Le passage que nous suivions à travers les herbes semblait aussi tordu que les motivations secrètes des américains. J'avais le sentiment qu'il était la conséquence de la traversée hasardeuse des rares animaux qui passaient parfois ici. Où étions-nous ? La chaleur était humide, nous avions de plus en plus de mal à marcher. Nos pieds étaient de nouveau mouillés. C'était la faute à ce sol spongieux que je

n'avais jamais vu ailleurs. Il y avait également des bouteilles qui craquaient sous nos pas. Les déchets en plastique qui affleurent à la surface de la terre n'attestent pas forcément d'un lieu fréquenté, pensais-je. C'était la conséquence d'un siècle de marées et de reflux dans une zone maritime qui charrie énormément d'ordures.

Comme mon petit frère avait mal aux jambes, nous fîmes une pause au pied d'un grand arbre creux. Nous nous étions éloignés de la côte, et avions grimpé une pente plus abrupte que prévue pour contourner la crique. La radio portative récupérée dans les affaires des nobles ne semblait pas fonctionner. Même allumée, nous n'entendions en tout et pour tout que des crépitements ininterrompus. Le seul autre modèle de radio que je me souviens avoir vu se trouve dans la cabine de mon père. C'est l'un des derniers qui soient utilisables, ceux que l'on utilisait avant le passage au tout numérique. Les infos auraient pu nous donner un peu d'espoir, mais cet échec semblait avoir eu raison de nous. Mon frère se mit à se plaindre de la soif. Curieusement, je n'avais aucune envie de boire, mais un mal de ventre commençait à se réveiller dans mes entrailles. C'était annonciateur d'une mauvaise nouvelle. Cela faisait deux ans, mais je ne me faisais toujours pas à cette atroce douleur de la veille des règles.

J'eus la merveilleuse idée de planter dans le sable les deux rames du canot qui pesaient trop lourd et ne nous serviraient à rien. Avec des herbes pour décoration et des pierres pour les yeux, les rames entrecroisées ressemblaient aux bras d'une sorcière. Mon frère planta en haut de la statue, dans une motte de terre qui imitait une grosse tête, l'unique brosse à dent qui traînait au fond de la valise. Nous nous

mêmes à rire. Il n'y avait plus rien à dire à part contempler ce totem que nous avons créé fièrement de toutes pièces. L'arbre frappé par la foudre ressemblait à une maison faite exprès pour lui. En bas, on voyait l'eau de la mer qui scintillait doucement. Nous avons une belle vue sur la crique. « C'est notre canot ! » dit mon frère en désignant une tache sombre, au loin. Effectivement, cela y ressemblait.

Il fallait repartir. Ma tante avait-elle déjà pu faire l'aller-et-retour entre l'Amiral et notre plage ? C'était peu probable, vu le temps que nous avons mis pour ramer dans la nuit jusqu'à cette côte inconnue. Deux heures, peut-être trois ; je n'étais plus très sûre. De plus, la distance avait pu s'allonger sous l'effet de la marée et le déplacement du bateau. Nous avons laissé la sorcière-totem derrière nous. Nous avançons désormais sur un grand plateau herbeux. Plus nous marchions, plus la crique me paraissait s'allonger. Ma tante n'avait rien dit de précis : « De l'autre côté de la crique, loin d'ici. » avait-elle dit. Et nous ne savions pas vraiment où aurait lieu le rendez-vous, si rendez-vous il y avait : au pied d'un arbre ? Sur la plage ? Ou bien sur le promontoire rocheux, qui était maintenant loin derrière nous ? Je croyais de moins en moins à nos retrouvailles, mais ne disais rien pour ne pas inquiéter mon petit frère, qui avait insisté pour que je le porte sur mes épaules. Je suivais toujours le même chemin qui semblait tourner dans les broussailles sans nous emmener vers un lieu précis. Il est étrange de supposer qu'il existe des endroits sans place ni site identifiable, sans rien que nous puissions nommer avec la certitude d'être arrivés à destination. Plus je marchais, plus mon cerveau imaginait que nous étions arrivés sur une île aux dimensions extravagantes. Oui, nous avons débarqué non pas sur la terre ferme, mais avons atterri par

erreur sur une île immense et inconnue. L'esprit alourdi par le soleil et le poids de mon frère, je rêvais toute éveillée aux corps disloqués des nobles dont nous portions les vêtements. A présent, ils devaient sans doute hanter en silence l'archipel fracturé. N'ayant plus rien à perdre, ils avaient dû glisser sur la vase jusqu'à cette île de nulle part pour disparaître dans les profondeurs des eaux du Pacifique. Ou peut-être allaient-ils être emportés en direction des icebergs immergés, les icebergs des pays froids que je n'avais jamais eu la chance de voir malgré tant d'années de navigation.

Tout au long de la descente, le paysage changeait doucement. Le boccage cédait la place à des herbes plus longues et plus sèches. Pendant ce temps, le soleil hissait son chapeau au-dessus des cimes. La forêt était loin derrière nous maintenant. La calanque ne ressemblait pas à la plage de tout à l'heure. Elle était remplie d'algues mortes et de crustacés bizarres. Mais ça ne nous empêcherait pas de rester. Nous étions fatigués, et mon petit frère avait soif. Je voulais l'empêcher de boire cette eau parce qu'elle n'avait pas l'air potable. Mais c'était peine perdue. A peine étions-nous arrivés de ce côté de l'île, qu'il était descendu de mes épaules et avait plongé ses mains dans cette eau verte et salée. Et si trouble que le sable remontait à la surface. On voyait des têtards agglutinés dans les interstices rocheux. Elle devait être pleine de nitrates. Quand il a eu fini de boire, il avait l'air d'aller mieux, j'ai posé notre poste de radio, notre valise avec les vêtements, et les ustensiles de cuisine sur le sable le plus proche des rochers par où nous étions arrivés. Je ne savais pas trop à quoi les couverts auraient bien pu nous servir étant donné qu'il n'y avait ni animaux ni oiseaux à capturer à proximité, et nous n'avions pas d'as-

siettes non plus. Je crois que ça rassurait mon frère que l'on garde les couverts en argent. Ils étaient propres et lustrés et ça me semblait miraculeux. Parce que nous-même étions sales en comparaison. Nos cheveux avaient un peu perdu de leur blondeur. Mais jamais au monde je ne me serais baignée dans cette eau tellement elle me semblait gluante. Je me lave par principe car il faut toujours rester propre même si vous êtes seuls. Mais je n'avais pas suffisamment confiance en cette eau pour la toucher. Et tant pis pour la transpiration. La sueur naturellement causée par le soleil me paraît plus saine que de l'eau aussi polluée que celle-là. Nous nous sommes assis sur un rocher et avons attendu je ne sais quoi. Ma tante, un bateau, l'Amiral, des avions menaçants qui nous auraient cloués au sol avec leurs roquettes... Il était impossible de toute manière que la silhouette de ma tante surgisse désormais. Elle nous avait oubliés. Ou nous rejoindrait ailleurs. Nous n'attendions rien de spécial. Au fond, ça n'avait pas d'importance.

Pendant que mon frère dormait, je décidai de retourner à l'endroit où nous avons laissé les rames, mais je ne retrouvais plus l'arbre au tronc ouvert que nous avons vu en arrivant. Alors je suis revenue sur mes pas. En marchant, je regardais à travers l'autre côté de la crique par où nous étions arrivés, mais il n'était plus possible d'apercevoir d'ici la silhouette du canot. Elle devait être cachée par l'avancée de terre que nous avons escaladé avec beaucoup de difficultés tout à l'heure. En scrutant le ciel et l'eau, j'avais le sombre pressentiment que l'Amiral n'avait pas pu faire face aux ennemis. Trop nombreux, trop proches aussi sans doute. Ma tante n'avait rien dit, mais j'avais bien vu à son visage crispé qu'elle n'avait aucune envie de retourner là-bas.

J'étais allée plus loin que je ne pensais et quand je suis arrivée, en fin d'après-midi, mon frère était encore endormi. Il avait enlevé sa chemise pendant sa sieste. Il faisait chaud et il avait de la fièvre. Un toucan se mit à geindre. De toute évidence c'était l'heure des grenouilles. Ça allait se mettre à coasser et je n'allais pas pouvoir m'endormir. Mon frère était toujours assoupi, lui. La pluie pouvait se mettre à tomber et imbiber le sol avec vacarme que ça n'aurait rien changé à son sommeil. Mais il ne pleuvait pas. Alors je me suis mise à genoux et je l'ai regardé. Son ventre se soulevait au rythme de sa respiration. J'ai pensé que sa peau allait devenir translucide, peu à peu, s'il ne se réveillait pas, et se couvrir de membranes vertes et fibreuses. J'avais peut-être peur qu'il se mette à coasser, lui aussi. Je le regardais avec insistance. Impossible de dormir. J'avais trop peur que les fantômes des nobles surgissent des eaux fangeuses pendant notre sommeil, à cause des affaires que nous leur avons volé, et qu'ils nous emportent avec eux sans que nous nous en rendions compte. Nous sommes restés là jusqu'au soir, mais mon frère ne changeait toujours pas de forme, et les grenouilles s'étaient tues. Nous avons pris l'odeur de cet endroit, un mélange de poussière, de sable et de plastique brûlé. La Lune s'était levée à l'Est. Nous n'étions que tous les deux. La nuit tombait. Je ne pouvais plus me rappeler de tête le chemin que nous avons pris depuis le canot, au cas où il aurait fallu reprendre la mer. De toute manière, je ne pouvais plus bouger. Je pensais que ça allait durer encore longtemps, jusqu'à ce que mon frère et moi soyons devenus deux humains immobiles avec la forme et la consistance du sable, à tel point que même notre tante, en voyant ces statues de sable rigides, ne pourrait plus nous reconnaître si elle était revenue jusqu'ici.

L'eau était noire et froide. Du bois et du métal s'enfonçaient dans les profondeurs sombres de l'océan. Dans mon rêve, l'Amiral se brisait en mille morceaux qui descendaient lentement dans l'eau. On ne pouvait même plus reconnaître une cabine ou une machine dans ce fatras. Les soldats américains avaient eu raison de nous. Tout était terminé.

Mon réveil fut désagréable. J'avais soif et l'impression étrange que mes bras étaient restés collés contre le rocher sur lequel je m'étais endormie. De la valise, je sortis une pomme et croquais dedans. La chair était vraiment sèche. Je n'arrivais pas à mâcher. La fraîcheur que j'attendais de cette pomme n'arrivait pas. J'aurais dû m'en douter. Mais je ne sais pas si la faute incombait à cette pomme lyophilisée, ou à ma propre faiblesse physique. Il me semblait que la soif de mon petit frère s'était communiquée à moi, comme si nos gorges avaient le pouvoir de se fondre l'une dans l'autre à distance.

Je me tournai vers mon frère, qui était, si cela est possible, encore plus immobile que tout à l'heure. Je constatai qu'il avait cessé de respirer. A peine une palpitation agitait-elle ses yeux entrouverts. Et encore, je n'en étais pas sûre. Pourtant j'avais bien veillé sur lui comme il fallait. Je pensai subitement au liquide acide que je l'avais laissé boire en fin de journée. L'eau empoisonnée l'empêchait de respirer. C'était sans doute l'explication. S'il ne la recrachait pas tout de suite, il serait condamné à rester dans cet état. Il fallait que j'agisse. Mais je savais au fond de moi que c'était peine perdue. Que l'eau s'était infiltrée depuis longtemps jusqu'à l'intérieur de ses organes. Que si je me levais pour aller vérifier son état, j'allais constater l'immobilité rigide de son corps. Il n'y avait plus rien à faire.

C'est alors qu'un remous étrange se fit entendre. Très loin, entre l'eau et la lisière des vagues, quelque chose avançait vers nous. Je pensais à la sorcière que nous avions construite cet après-midi, car la chose brandissait des bras étonnamment longs. La vitesse à laquelle elle avançait vers le rocher aurait dû me faire peur. Il fallait que je parte, et tant pis pour le corps de mon frère. Mais je n'arrivais pas à me relever. Il aurait fallu que mes propres bras parviennent à repousser le sol qui collait presque à mon dos. Je voyais le fantôme progresser vers moi, traverser les derniers mètres qui nous séparaient, de plus en plus vite, de plus en plus proche, avec l'impatience de ceux qui ont un prix à faire payer. Je savais de qui il s'agissait : c'était le cadavre sanguinolent et putride d'un des nobles noyés. C'était fini. Il était revenu nous chercher, mon frère et moi, pauvres petits voleurs, pour nous ligoter et nous emporter avec lui. Il tendait ce qu'il lui restait de main, une main nauséabonde et squelettique, tuméfiée, vers mon visage. Je ne pouvais plus rien faire. Le cri qui sortait de ma poitrine n'existait pas. Et, pendant qu'il posait sa main glacée mais étonnamment douce sur ma joue, comme prête à me changer en algue, j'entendis la voix humide et étouffée du noble en colère, une voix étrange et familière. « C'est moi », disait la voix.

REMERCIEMENTS AUX MEMBRES DU JURY
DU CONCOURS DE NOUVELLES 2016 :

MARIE-JO MERCHEZ
SYLVIE GONZALEZ
FATIMA ZENATI
SARAH MARCHAIS
BRIGITTE DUJARDIN
JEAN-PHILIPPE DEQUIN
ARNAUD LAIMÉ
THIERRY KIEFER